



CLASSIQUES
GARNIER

« Bibliographie », *Cahiers Tristan L'Hermite*, XXVII, 2005,
p. 72-73

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-4012-0.p.0072](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-4012-0.p.0072)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2005. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

gination poétique sur le mode plaisant de la rêverie délirante, de la vision. Or la fièvre, métaphore du délire poétique, est un baptême qui fait naître le page à la poésie. Mais l'usage qu'il fait de ce don de poésie est tout mondain, puisque le poème s'achève en une requête pour pouvoir payer ses créanciers qui réussit à merveille :

*Tandis que le canon grondant comme un tonnerre
Épouvante ici près l'Idole de la guerre,
Et que, bravant la Parque en servant un grand Roi,
Tu signales toujours ta valeur et ta foi,
Je suis dans une ville où le pourpre et la peste
Poussent de tous côtés leur haleine funeste,
Et par qui plus de corps sont renversés à bas
Que le fer n'en terrasse aux plus sanglants combats ;
Où l'air humide et chaud n'est humé de personne,
Que ce venin mortel aussitôt n'empoisonne ;
Où la malignité du terroir et des eaux
Fait mourir les poissons et tomber les oiseaux ;
Bref, où le sort cruel, d'une province entière,
A sans doute arrêté de faire un cimetière.*

*Deux mois m'ont vu languir dans ce triste élément,
Où depuis mon abord je n'ai vu seulement
Que des corps décharnés et des faces blêmes,
Ressemblant proprement à des anatomies,
Dont l'impiteuse Parque avec son noir flambeau
Conduit au moindre jour plus de cent au tombeau.*

*Quelque semaine après qu'une fièvre importune
M'eut contraint d'habiter en ce lieu d'infortune,
Je pensai que mon mal était du tout passé,
Mais j'éprouvai depuis que c'était que, lassé,
Il voulait en ce temps reprendre un peu d'haleine
Afin de m'accabler d'une plus forte peine,
Puisqu'il revient après et plus grand et plus chaud,
Redonner à ma vie un plus cruel assaut.
Pour trancher plus soudain ma déplorable trame,
Il fit monter sa rage au siège de mon âme
Et, troublant mes esprits d'un ténébreux poison,
Affaiblit à la fois mes sens et ma raison ;
Lors je ne connus plus cet ami qui, malade,
M'avait toujours servi de frère et de Pylade ;
Lors je ne connus plus médecin ni valet,
Si bien qu'un jour je pris un barbier au collet
Et crus, le gouspillant en cette erreur étrange,
Parce qu'il était noir, gourmer un mauvais ange.
Mais après que ma fougée et mon feu fut passé,*

*Je devins immobile ainsi qu'un trépassé,
 Et lors dans mon cerveau les espèces confuses
 Ne me firent plus voir que des vers et des Muses.
 Je voyais, ce me semble, au Mont aux deux coupeaux
 Grimper de toutes parts des rimeurs à troupeaux,
 Et le cheval Pégase à force de ruades
 S'ébattre à renverser tous ces esprits malades.
 Je voyais près de là Maillet qui, tout berné,
 Disait que les neuf sœurs l'avaient cent fois berné,
 Et le voulaient punir comme d'horribles crimes
 Pour avoir mis ton nom dans ses mauvaises rimes.
 J'y vis maint autre encor dont l'âme de travers
 N'a jamais eu le don de former un bon vers.
 Puis lassé, tout d'un coup quittant la poésie,
 Selon que les objets touchaient ma fantaisie,
 Jusqu'à ce que mon mal eût achevé mon cours,
 Mon esprit s'égara de discours en discours.
 Tantôt je croyais être en la troupe des Anges,
 Et là de mon Sauveur exalter les louanges ;
 Tantôt je croyais être au plus creux des Enfers,
 Tout embrasé de feux et tout chargé de fers ;
 Le plus brillant objet à mon œil était sombre,
 Et même la clarté me paraissait une ombre.
 Quand, touché de pitié, le Ciel enfin voulut
 Qu'un souverain sommeil s'offrît pour mon salut,
 Dont la manne sacrée, en mon corps répandue,
 Me rappela le sens et la santé perdue,
 Si bien qu'à mon réveil avec étonnement
 On me trouva sans fièvre et sans égarement.*

*Depuis, je n'ai senti ni douleur ni tristesse,
 Fors seulement le jour que mon avare hôtesse,
 Un gros apothicaire, et deux vieux médecins,
 Me venant assaillir comme des assassins,
 Sans beaucoup s'enquérir quelle était ma ressource,
 M'en comptèrent si bien qu'ils vidèrent ma bourse.*

Cette galanterie ne me fut pas inutile auprès de ce généreux seigneur ; il m'envoya pour réponse un papier, duquel je touchai mille francs, qui me servirent à me reconduire commodément à la ville capitale du royaume. (II, LV)

Le roman peut alors s'achever: le page est devenu poète.

Alain Génétiot

¹ Je cite le texte modernisé de l'édition de Jacques Prévot, Gallimard, «Folio».